

AUTOUR DE BILSEN

Belges embusqués dans les bois. — Suites d'un déraillement. — Une chasse à l'homme. — « Schweinhund ! ». — Un repas mangé de bon appétit. — Après l'exécution, l'office religieux. — Le sermon d'un pasteur. — Touchante scène de famille. — Une sortie de messe. — Proclamations allemandes. — Echauffourée entre des patrouilles belge et allemande. — L'héroïque sentinelle. — L'aventure de M. van Wersch.

Malgré d'autres projets antérieurs, je me décide à aller le samedi 26 septembre dans la direction de Riepst — une promenade d'environ trois heures, aller et retour — car j'ai lu dans plusieurs journaux des articles cités du « Handelsblad van Antwerpen », disant que l'église de Riepst avait été détruite, que le curé de cette commune ainsi que celui de Sichem, avaient été faits prisonniers, etc.

Imaginez ma surprise quand, arrivé à Riepst, j'aperçus une jolie église de village, dans toute sa splendeur, et un brave curé exerçant paisiblement ses fonctions.

Le curé de Sichem se trouvait également chez lui.

Ce qui parut vrai dans le communiqué, c'est que différents bourgmestres des communes avoisinantes avaient été faits prisonniers huit jours auparavant, et conduits à Tongres d'où ils n'étaient pas encore revenus. Le bourgmestre de Riempst, en compagnie duquel je fus un jour emprisonné, était recherché par les Allemands, mais restait introuvable.

J'appris également de différentes sources que les Belges se cachaient de nouveau dans les bois environnants et que quelque chose se passait aux abords de Riempst, mais quoi? on ne pouvait me le dire exactement. Je me décidai à y aller voir. La route était déserte, car la population, craintive, ne se hasardait pas en dehors du village.

Sans avoir rencontré âme qui vive, je parviens au tournant de la route, à mi-chemin de Bilsen, où un petit bois borde la route. Soudain j'entends le clac-clac bien connu et une balle siffle à mes oreilles. Je m'arrête et me tournant vers le petit bois d'où partit le coup, sachant que ce devaient être des Belges qui s'y cachaient, je criai : « Pourquoi tirer sur un Hollandais? » Pas de réponse ; je reprends ma route, mais après avoir marché pendant cinq ou six minutes, je vois soudain un homme, semblant sortir de terre, se dresser devant moi.

C'est un fantassin belge, évidemment un des hommes couchés dans le bois mais qui m'a devancé afin de me barrer la route ; je lui répète que je suis Hollandais, et aussitôt, tout va bien ; je lui demande pourquoi l'on avait tiré sur moi?

Il prétend l'ignorer ! Il me conseille néanmoins d'endosser à l'avenir un costume moins bizarre, me disant que je risquais d'être pris chaque fois pour un Prussien. Cependant, à mon idée, ce costume « bizarre » est préférable pour circuler parmi les troupes allemandes ; ainsi on peut voir, même au loin, que je ne suis pas Belge, qualité qui, par les temps qui courent, n'est pas toujours un avantage. Le fantassin belge ne me fait plus de questions et je reprends mon chemin ; jusqu'à Bilsen, tout paraît désert ; pourtant aux abords de la ville, surgit de derrière une maison une patrouille allemande, qui me fait signe d'arrêter, s'approche de moi, m'empoigne, et, me plaçant entre deux soldats, m'emmène au corps de garde !

Mes papiers sont trouvés en ordre ; cependant je vais être conduit au commandant du « Bahnhof » et préalablement je suis gardé à Bilsen. L'on me mène par la petite ville que je trouve quasi déserte. De-ci, de-là, un rare curieux jette un coup d'œil par la porte entrebâillée, afin de voir passer la nouvelle *victime* des Prussiens.

Au « Bahnhof », je suis, sans courtoisie, séquestré dans un cachot, où je trouve six Belges, sans doute arrêtés sous l'inculpation de *vagabond*, tout comme moi. Les malheureux semblent fort peu à l'aise, car une sueur froide perle à leur front ; ils croient sans doute qu'ils vont être fusillés.

Trois soldats montent la garde devant la porte ouverte et s'amuse à taquiner ces pauvres gens, les injuriant et leur répétant sans cesse que

bientôt il seront, ou pendus, ou fusillés; les malheureux Belges tremblent et claquent des dents!

Tout comme eux, je suis traité de *schweinhund*; cependant j'ai tôt fait de calmer ces brutes en leur certifiant que je ne manquerai pas de demander à leur chef s'ils ont le droit de traiter un Hollandais de « *schweinhund* »; après quoi, je me mets en devoir d'encourager un peu mes compagnons de hasard en leur disant qu'ils n'avaient qu'à répondre avec calme aux questions que leur poserait le commandant et que tout se passerait au mieux.

Effectivement, mes paroles semblent les reconforter et ils se mettent à me raconter ce qui suit :

Il a quelques jours, lorsque les Allemands évacuèrent Bilsen — une forte division belge ayant sans doute été annoncée — une petite garde d'environ onze Belges entra effectivement dans la ville. Ils s'empressèrent d'enlever le drapeau allemand de l'hôtel de ville et d'y replacer triomphalement le drapeau belge. La circulation aux abords de la gare fut interdite, pendant quelques heures, au public. Entre temps, ils détruisirent la voie ferrée en deux endroits différents.

Vendredi soir, un long train de transports ramenant quantité de troupes allemandes venant de la direction de Tongres, dérailla; aucune perte de vies humaines ne fut cependant à déplorer car le train roulait très lentement. Alors, les Allemands s'imaginèrent que les Belges occupaient la gare et ouvrirent un feu très nourri sur

ce bâtiment, ainsi que sur les maisons avoisinantes; cependant pas un soldat ne se trouvait à Bilsen! Constatant bientôt leur erreur, ils cessèrent le feu, mais furieux du déraillement ainsi que de leur bétise, ils firent aussitôt la chasse à tous les Belges qu'ils rencontrèrent et incendièrent une dizaine de maisons dont la maison de l'aiguilleur, parce que ce dernier n'avait pas signifié le danger, en agitant le drapeau rouge. Les Allemands oublièrent sans doute qu'ils avaient congédié temporairement tous les employés du chemin de fer! L'aiguilleur fut emprisonné, mais fort heureusement il fut relâché peu après.

Quand commença la chasse à l'homme, tous les habitants furent dans la campagne. Plusieurs hommes découverts dans les champs et les bois furent tués ou faits prisonniers. A cette dernière catégorie, appartenaient mes compagnons de prison.

Le vendredi soir encore, il fut prescrit aux femmes et aux enfants habitant la rue de la Station, de quitter immédiatement leurs maisons, car toute la rue serait livrée aux flammes.

En un clin d'œil tous furent en fuite; l'incendie cependant n'eut pas lieu.

Le bourgmestre et son fils furent emprisonnés à Tongres mais le fils fut relâché bientôt. Le révérend curé doyen fut également emprisonné.

J'appris plus tard qu'il avait été remis en liberté pour annoncer aux dix-huit paroisses de son doyenné, que si la ligne du chemin de fer était coupée ou abîmée par des civils, ou des

militaires belges, les villages seraient détruits et les habitants fusillés sans pitié.

Après une captivité de deux heures, j'étais conduit devant le commandant, ou mieux son officier d'ordonnance, que je trouvai en discussion très animée avec le commandant.

L'officier subalterne semblait appuyer fortement sur la question : Incendier tout le *nid* et fusiller les civils prisonniers. Le commandant me parut un homme beaucoup plus modéré ; il tâchait de calmer l'officier, jugeant les représailles suffisantes pour le moment.

En murmurant, l'officier, un grand gaillard grossier et brutal, s'assit à un bureau, et me cria d'une voix rauque :

— Hier Schweinhund.

Je ne bouge pas.

— Hier Schweinhund, répéta-t-il.

— Je suis Hollandais !

— Peu m'importe ! Avez-vous des papiers ? Bien ! Je ne vous les rendrai pas.

— En ce cas, je porterai plainte au gouvernement impérial, à Liège, qui me délivra ces papiers !

— Schweinhund.

Mais le commandant se leva, furibond, et ordonna à l'officier de traiter un Hollandais avec les égards qui lui étaient dus.

Le commandant s'assit alors au bureau et m'écouta, excusant l'attitude de l'officier subalterne, énervé sans doute par les circonstances.

Il trouva mes papiers parfaitement en ordre, et

me fit comprendre très aimablement que je serai remis en liberté, cependant qu'il valait mieux rester quelques jours à Bilsen ; je risquais d'être abattu d'un coup de feu si je me hasardais sur la grand-route, des patrouilles allemandes et belges étant cachées dans les bois. Il me pria de repasser le lendemain matin à son bureau.

Je profitai de l'amabilité du commandant pour le renseigner sur la façon brutale dont mes compagnons de détention avaient été traités par ses soldats.

Je lui expliquai qu'un interrogatoire calme suffirait à lui prouver que ces gens étaient innocents, que seule la peur les avait poussés à fuir dans la campagne.

Il me promit de les interroger lui-même et d'être aussi conciliant que possible. J'appris le lendemain que tous avaient été remis en liberté. Je me mis en quête de trouver de quoi manger, et entrai dans le premier hôtel venu.

— Eh bien, patron ! qu'avez-vous à me servir ?

— A vous servir, monsieur ! A vous servir ? Un tout petit morceau de lard... rien d'autre.

— Bien, bien, et que comptez-vous y ajouter ? du pain, des pommes de terre ? ou...

— Du pain, des pommes de terre ? Grand Dieu ! Nous n'en possédons pas nous-mêmes !

Dans les villages que je visitai plus tard, je ne pus même pas obtenir le plus petit morceau de lard. Je me résignai à ne pas manger et à aller aux informations au sujet des familles dont les amis

et connaissances s'étaient enquis à la rédaction du *Tijd*.

Ne sachant que faire, je flâne par les rues de la petite ville, quand, soudain, je vois une chose extraordinaire. Deux civils qui flânent comme moi.

L'un d'eux, avec transport, s'écrie :

— Voilà l' monsieur du *Tijd*, toujours zélé, qui, tout comme nous, perdit sa liberté !

Ebahi, je regarde mes interlocuteurs ; je ne les connaissais pas. Finalement, ils se présentent sous les noms de MM. van Wersch et Dasoul, demeurant tous les deux à Hasselt. Le premier, de passage à Maastricht, m'y avait remarqué. Il me raconta avoir été arrêté le matin, au moment d'entrer à bicyclette dans la ville.

Il fut gratifié d'un coup de crosse formidable sur le dos ; le dos resta entier, mais la crosse se brisa en deux morceaux !

Son ami, lui, avait été arrêté la veille au soir.

Très étonné de ne pas s'être davantage senti d'un tel coup, mon interlocuteur me dit s'être adressé au médecin de Bilsen, qui prétendit que seule la tension extraordinaire de ses nerfs avait pu le rendre aussi résistant. Tous les deux avaient été séquestrés quelques heures, leurs bicyclettes et leurs papiers confisqués. M. van Wersch avait fort heureusement découvert des amis à Bilsen, très aimables, qui les hébergèrent tous deux ; il m'offrit très gracieusement de les accompagner.

Après que l'on m'eût promis un logis, je m'em-

pressai de poser la question bien plus intéressante :

— N'avez-vous rien à manger ?

— Rien, absolument rien, fut la réponse.

Je passai tristement les doigts dans mes cheveux et caressai désespérément mon estomac vide. Soudain, j'entends caqueter une poule !

Les délibérations sont courtes : mon ami tuera la poule et moi je me rendrai auprès du commandant, lui disant que j'appréciais hautement mon séjour forcé à Bilsen, mais que j'apprécierais doublement un morceau de pain !

Résultat de ma démarche : nous reçumes deux grands pains de soldats. Jamais je ne mangeai avec plus d'appétit. Nos hôtes, hélas ! ne partageaient guère nos sentiments ; les pauvres gens vivaient dans une anxiété indescriptible. Il faut franchement avoir vécu parmi ces malheureux pour comprendre ce qu'ils ont pu souffrir de cette crainte continuelle d'être chassés de leur demeure et de voir la ville livrée aux flammes.

Hommes et femmes, dans la force de l'âge, restaient immobilisés sur leurs chaises, ayant complètement perdu la force de marcher.

Soudain, vers 6 heures du soir, nous entendons des détonations — sans doute une patrouille belge qui s'est aventurée aux abords de la ville ; — notre hôtesse et sa fille pressent anxieusement quelques papiers sur leur poitrine, désirant fuir, mais ne pouvant marcher.

Le même jour, je fis la connaissance du rédacteur du journal hebdomadaire *De Bilsenaar*, qui,

depuis l'occupation allemande, ne pouvait plus paraître. Ce monsieur put me procurer plusieurs renseignements.

La viande réquisitionnée par les Allemands ne fut consommée qu'à moitié, et les restes se gâtaient pendant que la population affamée n'osait y toucher.

Deux porcs et une vache furent abattus dans un pré par un coup de fusil : les animaux restèrent là jusqu'à ce que l'odeur qui s'en dégagait devint telle, qu'on fut obligé de les enterrer.

A différentes reprises, les Allemands avaient déposé des ordures dans les lits ou, de préférence, dans les plus jolis chapeaux de dames qu'ils trouvaient dans les maisons abandonnées; ils les mettaient ensuite bien en évidence sur une table, entourés de verres à moitié vides.

Lors de l'entrée des Allemands à Bilsen, quatre personnes furent fusillées devant l'Hôtel de Ville. On peut encore constater quinze trous de balles dans le mur.

Parmi ces quatre personnes se trouvait le beau-frère du rédacteur du *Bilsenaar*. Il fut fusillé, accusé d'avoir tiré un coup de fusil; il fut arraché de sa famille, alors qu'il récitait son chapelet, en compagnie de sa femme et de ses jeunes enfants; sa malheureuse femme venait de faire ses relevailles.

L'homme eut beau crier son innocence sur tous les tons; ce fut en vain. On lui répondit :

— Tantôt, vous pourrez vous justifier!

On le mena sur la grand'place, où il fut placé à

côté de trois autres civils, et fusillé. Les derniers secours de la religion lui furent même refusés.

Plusieurs offices religieux protestants eurent lieu sur la grand'place. Le pasteur commençait et terminait toujours ses sermons par ces paroles : « Il n'y a qu'un Dieu, et il doit y avoir un empereur! »

Les jeunes gens de Bilsen et des environs se rendaient en grand nombre à Anvers, où, indignés par les horreurs qu'ils avaient vécues, ils allaient s'engager; on estime que Bilsen et ses environs donnèrent environ 500 volontaires. Bien souvent, des jeunes femmes et des jeunes filles disaient : « Si j'étais homme, demain je serais soldat! » Je me trouvai très heureux au sein de la famille du rédacteur du *Bilsenaar*, composée du père, de la mère et de leur fille. Ils avaient encore un fils, âgé de dix-huit ans, étudiant au séminaire de Hasselt. Le premier dimanche d'août, il s'était engagé comme aspirant-missionnaire à Heerenth; le mercredi suivant, le jeune missionnaire, fils unique, alla s'engager comme volontaire dans l'armée belge.

Le jeune garçon était le seizième de sa classe, sur vingt-trois étudiants, qui s'engageait.

Le père se lève, prend, avec de grands soins, une petite cassette, dont la vue seule émeut toute la famille. Ce sont les lettres du fils unique écrites sur le champ de bataille. D'une voix tremblante, entrecoupée de sanglots, il nous dit qu'ayant fait la retraite de Namur, son fils avait reculé sur Reims, avait passé du Havre en Angleterre pour

rentrer en Belgique. Puis il lit : « Cinq fois, chers parents, je pris part à la bataille, et j'ai supplié mes supérieurs de ne pas faire attendre la sixième. Oh! vous ne pouvez vous imaginer combien il est doux de pouvoir combattre pour sa patrie. Ayez confiance dans l'avenir, chers parents, et dites parfois un *Pater* pour votre fils, ses camarades, et surtout pour la patrie! »

Il me fut impossible de retenir mes larmes en écoutant la lecture de cette lettre par un homme dont le fils unique représentait toutes ses richesses, toute sa fierté, tout son espoir, tout son orgueil!

Le jour suivant est un dimanche et les cloches invitent les fidèles aux saints offices. Cependant, aucun ne se hasarde à y aller, bien que pendant toute la semaine le chapelet ou le livre de prières aient peu quitté leurs doigts. J'avais l'intention d'aller à la seconde messe : comme personne n'était venu pour y assister, pas plus qu'à la première, elle fut remise. Le curé donna pleinement raison à ses paroissiens; le dimanche précédent, encore, les Allemands avaient fait irruption dans le village de Lanaeken, à l'heure des offices, s'étaient postés devant l'église, ordonnant aux femmes et aux enfants d'en sortir, mais y enfermant les hommes.

A peine les femmes et enfants avaient-ils quitté l'église que les Allemands y entraient.

Quelle ne fut pas leur consternation quand ils trouvèrent l'église déserte! les hommes étaient tous sortis par la porte de la sacristie. Toute la

journée une battue fut organisée afin de ramener et d'emprisonner tous les jeunes gens qui quittaient leur village pour aller s'engager à l'armée.

Je me rends à la « kommandantur » et copie au passage la proclamation suivante :

AVIS

Il sera permis aux particuliers de circuler en auto, à motocyclette ou à bicyclette, dans les régions occupées par l'armée allemande, à condition qu'elles soient conduites par un soldat allemand, ou que le propriétaire soit pourvu d'un permis valable. Ces permis seront délivrés par le commandant de la Place, seulement dans des cas urgents.

Les autos, motocyclettes et bicyclettes seront saisies dès l'instant que cette loi sera enfreinte. Il sera fait feu sur quiconque essaiera de forcer les postes allemands sans être pourvu de ce permis, ou sur celui qui s'approchera de telle façon qu'il puisse être soupçonné d'espionnage. Au cas où le service téléphonique ou télégraphique installé aux environs d'une ville ou d'un village sera dérangé par une main criminelle, la localité la plus rapprochée devra payer un impôt de guerre, variant d'après le degré de culpabilité des habitants.

Le Gouverneur général pour la Belgique,

BARON VON DER GOLTZ,
Maréchal.

Au « Bahnhof », le commandant s'occupait précisément de l'interrogatoire d'un homme et de sa femme.

Le mari avait été pris dans la campagne. Tous deux sanglotaient.

Le commandant leur parla d'une façon calme et encourageante, et, peu après, ils furent remis en liberté.

Le commandant fut, de nouveau, très aimable à mon égard, mais me demanda d'un ton énergique si je savais que la publication de fausses nouvelles était passible de peine de mort? Je certifiâi en être absolument certain. Sur ce, il me fit lire une proclamation concernant ce sujet. A ma demande, il m'autorisa à en emporter une copie. En voici le texte :

COMMANDEMENT MILITAIRE

Tongres, le 24 septembre 1914.

AVIS

Divers cas qui se sont produits dans la province du Limbourg m'obligent à faire connaître aux habitants les articles suivants :

D'après l'article 58, alinéa I du Code pénal militaire, sont punis de « mort » sous l'accusation de trahison, ceux qui, dans l'intention de favoriser une armée ennemie aux troupes allemandes et pour nuire à celles-ci :

1° *Commettent une action criminelle prévue à l'article 90 du Code pénal allemand ;*

2° *Détériorent des routes ou appareils télégraphiques ;*

3° *Celui qui sert de guide dans une entreprise militaire contre les troupes allemandes ou alliées ou, comme guides de celles-ci, les induit en erreur.*

4° *Celui qui, de n'importe quelle façon, dans le but d'inquiéter ou tromper les troupes allemandes, fait des signaux militaires ou autres signes, engage à fuir, ou empêche le rassemblement de soldats dispersés ;*

5° *Celui qui entreprend d'entrer en communication, verbale ou écrite, sur des sujets concernant la guerre, avec des personnes de l'armée, de la marine ou du pays, en guerre contre l'armée allemande ;*

6° *Celui qui répand dans l'armée allemande des appels ou communications ennemis ;*

7° *Qui néglige volontairement les précautions à prendre pour le soin des troupes ;*

8° *Relâche des prisonniers de guerre.*

D'après l'article 90 du Code pénal allemand, est condamné aux travaux forcés à perpétuité celui qui :

1° *Libre à l'ennemi des troupes allemandes, des forteresses, tranchées, des places occupées ou autres postes de défense, ainsi que des propriétés de l'armée allemande ;*

2° *Libre à l'ennemi des troupes allemandes, des troupes de fortification, navires ou bâtiments de la marine de guerre, fonds publics, provisions d'armes, munitions ou autres objets de guerre, tout comme ponts, chemins de fer, télégraphes ou autres moyens de transport, qui les détruit ou les rend inutilisables dans l'avantage de l'ennemi ;*

3° *Amène des hommes à l'ennemi ou débauche des participants de l'armée allemande ;*

4° *Sert d'espion à l'ennemi, héberge des espions ennemis, les cache ou les secourt.*

Ensuite, il est à remarquer qu'il est défendu de répandre des journaux et autres imprimés paraissant dans la partie de la Belgique non occupée par les troupes allemandes. Il est défendu de transmettre des communications de n'importe quel genre entre ces parties de la Belgique et celles occupées par les troupes allemandes. Les contraventions seront punies de détention. Les cas graves, entre autres l'entreprise de favoriser la force ennemie, entraînent la peine de mort.

STERZEL,

Major et commandant.

Avant de partir, je dus promettre au commandant de lui rapporter, à mon retour, un exemplaire du *Tijd* contenant l'article concernant mon voyage à Bilsen, ainsi qu'une petite caisse de bons cigares hollandais, qu'il me rembourserait. Au moment de partir, je vis sortir de la ville une compagnie de nouveaux renforts arrivés de Tongres dont la tâche était de purger la contrée !

La compagnie était composée de six hussards de la Mort, une quarantaine de cyclistes ainsi que de nombreux fantassins. J'estimai qu'il y avait au total environ quatre cents hommes.

L'infanterie put aisément suivre, car les hussards et les cyclistes avançaient très prudemment dans la direction de Lanaeken. Je suivis machinalement, causant avec un des officiers. Aussitôt arrivés en plein champ, les plus grandes précautions furent prises. Les hussards se dispersèrent, suivis de près par des fantassins, scrutant chaque

point de l'horizon, et tenant constamment le doigt sur la gâchette de leur fusil.

Pas âme qui vive sur la route ; tout se passa à merveille jusqu'au village de Veldwezelt.

Soudain, une fusillade nourrie, partant de la direction d'une maison bordant la route, vint nous surprendre ! Malgré que les soldats aient prétendu que la fusillade partait de la maison, je soutiendrai qu'elle sortait plutôt des taillis tout à côté de celle-ci.

A peine quelques coups de feu sont-ils échangés qu'un hussard blessé est désarçonné ; le cheval s'éloigne au petit trot. Quelques secondes après, un second hussard est touché au bras, tandis que son cheval est touché à la croupe.

Cavalier et monture fuient vers l'arrière. Evidemment, les Allemands ripostent énergiquement et je suis entraîné avec eux derrière l'accotement de la route où je m'étends à plat ventre. Soudain, apparaissent quatre soldats belges dont un est immédiatement abattu ; la fusillade ne se calmant pas, les Allemands se replient en toute hâte sur Bilsen. On me fait signe de suivre, je cours aussi vite que possible et, haletants, nous parvenons à Bilsen.

Aussitôt revenus de leur émotion, les Prussiens manifestent leur rage d'une façon bien grossière. Ils crient et hurlent en exigeant la destruction de Bilsen et de ses environs ; ils prétendent que le commandant est beaucoup trop indulgent, que ces Belges sont des lâches qui se cachent dans les maisons, et qui n'osent combattre hardiment

en plein champ ; ils affirment que des civils auraient pris part à la fusillade, etc. Je fais remarquer que la fusillade ne partait pas de la maison, mais bien des taillis voisins et que certes aucun des soldats allemands n'a pu voir un civil prendre part au combat. Comme ils ne veulent pas démordre de cette idée je leur dis en riant qu'ils ont vu des fantômes ! Ils paraissent prendre cette plaisanterie en mauvaise part, car si un sous-officier n'était intervenu ils auraient fini par m'assommer ; je me rendis aussitôt auprès du commandant, lui racontant en détail ce que j'avais vu, et, sans me vanter, je crois pouvoir assurer que c'est grâce à mon intervention que Veldwezelt ne fut pas livré aux flammes, bien que différents incidents fâcheux s'y fussent passés.

Le premier hussard que j'avais vu tomber de cheval expira quelques heures plus tard. Le second ne parut pas gravement blessé. Après cette aventure il me fut évidemment de nouveau défendu de quitter Bilsen.

Le commandant calma ses hommes, fit avancer sa monture — un cheval ridiculement petit — et quitta Bilsen à la tête de ses troupes. Deux cents hommes fraîchement arrivés de Tongres vinrent renforcer les troupes du major, environ trois cents hommes en tout.

C'est alors qu'ils firent l'attaque sur Veldwezelt ; mais les Belges avaient été malins ; à l'arrivée des Allemands, Veldwezelt était évacué.

Vers le soir, le major rentra à Bilsen, toujours à la tête de ses troupes qui clament des hymnes

nationaux ; tous ces hommes ne peuvent contenir leur joie d'avoir *repoussé* l'ennemi. Je marche à la rencontre du commandant ; il me dit joyeusement :

— Vous pouvez aller en paix, j'ai purgé la contrée !

Je me rends en toute hâte à Veldwezelt, anxieux d'apprendre ce qui s'y était passé. Avant d'arriver au village, je remarque déjà une grande activité, et c'était un dimanche !

Des hommes, des femmes et des enfants travaillent nerveusement armés de haches et de scies, à faire tomber les arbres qui bordent la route et des haies superbes qui ont pris des années de patience et de travail, avant d'être si artistiquement taillées. Quelle pouvait être la cause de cette agitation ? Avant le crépuscule, toutes les haies et tous les arbres devaient être abattus, sous la menace de la destruction du village. Tremblants encore, vieillards, femmes et enfants, le visage congestionné par l'agitation, aident au travail ; ils n'ont même pas pris le temps d'enlever leurs habits du dimanche.

Une dizaine de jeunes gens avaient été faits prisonniers et conduits à Bilsen.

Une véritable chasse à l'homme avait été faite, pour empêcher tous les hommes aptes au service militaire de rejoindre l'armée. Femmes et vieillards furent menacés et forcés de dénoncer les endroits où se cachaient leurs maris ou leurs fils. Quand le hasard voulait que l'un d'eux fut trouvé caché sous de la paille ou dans un coin de grange,

il recevait des coups de baïonnette ou de crosse.

La plupart avait fui sur Maastricht, ou dans la campagne, pour se rendre plus tard à Anvers. Le vétérinaire Beckers fut emmené à Bilsen par les Allemands, qui prétendaient ainsi se venger des Belges qui avaient retenu à Lanaeken un vétérinaire allemand.

Bilsen dut payer un impôt de guerre de 150.000 fr. en argent ; or, la petite ville ne possédait presque plus d'argent.

La population de Bilsen avait été rendue responsable des actes de l'armée belge, qui avait détruit, en deux endroits, la ligne du chemin de fer.

Près de Lanacken, je rencontre un fantassin belge ; après lui avoir montré mes papiers, il me laisse passer. Je m'étonne de voir cet homme tout seul, alors que les Allemands se tiennent à quelques kilomètres de là.

Comme je lui demande s'il est au courant des positions allemandes, il me répond avec un grand calme :

— Oui.

— Mais n'avez-vous donc pas peur ? lui dis-je.

— Mais non !

— Et si tous ces Allemands vous surprennent ?

— Je tirerai sur eux !

— Mais voyons, ce sera pour vous une mort certaine !

— Qu'importe ? je ne tiens plus à la vie, moi ! Je suis Dinantais, ils ont assassiné mes bons

parents, brûlé notre foyer. Que ferais-je encore ici-bas ! j'ai demandé à mon capitaine de me placer aux avants-postes. Dès que je verrai les Allemands, je tirerai, prévenant ainsi mes camarades qui sont embusqués près de Lanaeken. Je désire seulement abattre trois ou quatre Prussiens, puis... je peux mourir en paix !

L'homme a un regard farouche, chargé de haine. Je lui serre la main et m'éloigne.

Lanaeken paraît occupé par les Belges. Je trouve la plupart des hommes aux environs de la gare. Les Belges que j'avais vus près de Veldwezelt se sont également repliés sur Lanacken. Ils étaient onze motocyclistes, faisant une reconnaissance autour de Veldwezelt et ayant vu arriver les Allemands, ils se cachèrent dans le petit bois, afin de les surprendre. Le seul blessé atteint pourra reprendre son service d'ici quelques jours.

* * *

M. van Wersch, dont je parlai plus haut, en compagnie duquel j'avais passé cinq ou six heures en prison, fut, quelques jours après, victime d'une aventure moins agréable encore ! On le prit pour un correspondant de guerre du *Tijd*. Les articles que j'avais publiés dans ce journal au sujet de Bilsen et qui tombèrent entre les mains des Prussiens, ne parurent pas trop leur plaire. Quand, quelques jours plus tard, M. van Wersch fut remarqué dans le village, on le confondit avec

moi et le brave homme se vit arrêté sur-le-champ. Après avoir été fouillé, un sous-officier et deux soldats le conduisirent à Tongres devant le même gros et brutal « Hauptmann Spür » qui m'avait si aimablement traité de « schweinhund ». De Tongres, le « Hauptmann » était retourné à Bilsen où l'on traîna le pauvre M. van Wersch. A Bilsen, le « Hauptmann » était encore introuvable. Alors, le commandant de Bilsen autorisa M. van Wersch à rentrer chez lui ; mais à peine avait-il mis le pied à Veldwezelt que le « Hauptmann Spür » le dépassa en auto et le reconnut aussitôt pour le correspondant du *Tijd*.

M. van Wersch eut beau protester ; il fut placé dans l'auto et emmené à Bilsen. Là on le fouilla de nouveau, lui enlevant sa correspondance hollandaise, ainsi que 1.800 francs. Cette somme lui fut cependant restituée quand on le remit en liberté.

M. van Wersch fut alors conduit à Tongres où après un conciliabule entre le Hauptmann Spür et le commandant Krittell — un homme des plus sympathiques comme je le disais déjà plus haut ! — il lui fut permis de rester à Bilsen, tant que l'enquête ne serait pas terminée, sous la surveillance militaire d'abord, plus tard librement ; il put circuler dans la rue, mais il dut passer ses nuits à la gare, sous la garde d'une sentinelle.

Le lundi une nouvelle enquête éclaircit la situation et M. van Wersch put enfin rentrer à Maastricht !

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6^e)

- Dans les Flandres**, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50
- L'Espagne et la Guerre**, par X... rédacteur au Correspondant. Un volume in-16, broché. 3 50
- Fastes militaires des Belges**, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, Ministre de la Justice. Un volume in-16, broché . . . 3 50
- La Cloche « Roland »**. Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50
- Les Barbares à la Trouée des Vosges**. Récits des témoins, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50
- Le Drame de Senlis**, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50
- La Résistance de la Belgique envahie**, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50
- Aux Armées d'Italie**, par Jules DESTRÉE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50
- Blessé, Captif, Délivré**. Mémoires de guerre, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50
- Souvenirs d'un Otage**, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50
- Journal d'une Infirmière d'Arras**, par M^{me} Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEV, évêque d'ARRAS. Un volume in-16, broché, illustré 2 50
- Reliques sacrées**. Lettres ouvertes sur des tombes, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »
- Les Chants du Coq Gaulois**. Paroles et musique par HENRI COLAS. Un volume in-8, broché. 4 »
- Dans l'espoir de la revanche**. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50
- Discours à l'Hôpital**, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

L. MOKVELD

L'INVASION

de la

BELGIQUE

Témoignage
d'un
Neutre



BLOUD
et
GAY

PARIS
BARCELON

L'INVASION DE LA BELGIQUE



TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE
Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD

Correspondant de Guerre du journal hollandais *Le Tijd*.

L'invasion
de la
BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY

Editeurs

PARIS, 7, Place Saint-Sulpice

Calle del Bruch, 35, BARCELONE

1916

Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
I. A Liège et dans les environs.	7
II. La destruction de Visé.	69
III. Francs-tireurs	85
IV. Chez les Flamands.	95
V. Liège après l'occupation.	111
VI. La destruction de Louvain.	117
VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur	155
VIII. De Maastricht à la frontière française ; la destruction de Dinant.	165
IX. Sur les champs de bataille.	181
X. Autour de Bilsen.	189
XI. Le siège d'Anvers.	211
XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais.	237
XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande.	249
XIV. Sur l'Yser.	257
